

LA PRESSE RÉPUBLICAINE

Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois.

JOURNAL QUOTIDIEN.

On ne reçoit que les lettres affranchies.
Les annonces sont reçues au bureau du Journal.

POUR PARIS.....

| | |
|-----------------|-------|
| Trois Mois..... | 6 fr. |
| Six Mois..... | 11 |
| Un An..... | 20 |

BUREAUX, PLACE DE LA BOURSE, 13, PARIS.

POUR LES DÉPARTEMENTS.....

| | |
|-----------------|--------|
| Trois Mois..... | 14 fr. |
| Six Mois..... | 27 |
| Un An..... | 52 |

LA PRESSE RÉPUBLICAINE publiera très incessamment le Testament original de Louis-Philippe, trouvé aux Tuileries, le 24 février 1848.

PARIS, 5 Juillet.

LE PRÉSENT DE LA FRANCE.

LA GRÈCE, LORD PALMERSTON ET LA RUSSIE.

Pouvoir exécutif, ministres, représentants de la France, il est temps que vous sortiez du lourd sommeil qui vous accable; il est temps que votre léthargie se change en activité; il est temps que le génie de la France brise ses chaînes, et que sa voix mâle et sonore épouvante les oppresseurs et encourage les peuples persécutés. Hâtez-vous, gouvernants, de sauver le vaisseau de l'Etat! Hâtez-vous! la tempête gronde autour de vous, et l'ouragan vous menace de loin. Hâtez-vous de prouver à l'humanité que vous êtes l'expression de la volonté du peuple français! Hâtez-vous de faire voir avec enthousiasme, amour et dévouement, que vous avez banni de vos cœurs l'égoïsme, l'intrigue et l'intérêt, et que vous avez pour guides l'abnégation et la vertu. Il est temps que les idées républicaines triomphent; il est temps que l'organisation remplace la désorganisation à l'intérieur, et que le règne de la fraternité propage ses bienfaits dans toute la France et chez tous les peuples amis qui gémissent sous le joug brutal de leurs bourreaux.

En avant! marchez avec courage. Votre inactivité vis-à-vis de l'Italie et de la Pologne porte ses fruits. Les Turcs, encouragés par les intrigues de lord Palmerston (ce ministre infâme qui cherche à exterminer la nationalité grecque (1), ont violé la frontière de la Grèce et plongé les Hellènes dans l'épouvante et le deuil. C'est un commencement; si vous ne prenez pas des mesures promptes, les ennemis de la République viendront jusqu'à vos portes, et le temps vous démontrera que vous avez étouffé sa noble voix et que vous étiez incapables de diriger son avenir.

C'est à toi que je vais m'adresser maintenant, peuple infortuné de la Grèce! à vous autres, Palicares! vous avez prouvé, lors de notre première révolution, que vous étiez les vrais descendants de ces héros qui remplirent l'univers de leur renommée, de leur vertu et de leur gloire. Levez-vous de nouveau avec

(1) A l'instant où j'écris ces lignes, le courrier m'apporte la nouvelle que le territoire grec a été violé par des marins anglais. Ils ont débarqué au Pirée avec des canons, sans aucune nécessité, prenant une attitude menaçante.

Honte au gouvernement anglais! Est-ce là le fruit de la civilisation? la force brutale, le faible persécuté par le fort! Sois tranquille, lord Palmerston! tu as pour guide l'égoïsme et l'intrigue; tu fais la guerre à la liberté, mais la liberté aigüe déjà sa lance à la porte de ton ministère... Le peuple anglais se réveille!

orgueil, vos frères esclaves vous tendent les mains avec amour, et vos oppresseurs cherchent à vous exterminer, à vous anéantir! Levez-vous, frères, et lavez votre honte dans le sang de vos barbares tyrans! Le trône détesté de vos despotes chancelle, le triomphe est inévitable; il tombera réduit en poussière. En avant! marchez, soldats du Christ et de la liberté, la Providence bénira votre enthousiasme, et le Ciel donnera la victoire à la Grèce chrétienne. Levez-vous avec l'amour des vertus antiques, et dévouez-vous avec la foi des martyrs de notre éternel christianisme! Levez-vous, braves! marchez! L'humanité vous applaudira de nouveau, et les champs de Marathon et les vagues de Salamine tressailliront en reconnaissant les fils d'Epaminondas, de Léonidas, de Thémistocle, de Miltiade, de Miaouli, de Riga et de tant d'autres. Levez-vous! les mâles accents de la liberté retentissent déjà sur vos rochers. Partez, invincibles Palicares! et l'humanité, applaudissant, vous tressera des couronnes pour les mêler à vos anciens lauriers.

Et toi, roi de la Grèce! tu descendras de ton trône si tu ne justifies pas la volonté de ton peuple; si tu ne t'inclines pas devant le génie du progrès, devant la grandeur et la liberté. En avant! marche; conduis ton peuple, le sabre d'une main et de l'autre la croix, traverse les plaines de Thessalie en triomphe, et ne t'arrête que sous les voûtes de Sainte-Sophie. Va purifier le temple profané du christianisme et recueillir l'héritage du grand Constantin. N'hésite pas! Sacrifie-toi s'il le faut; ton sang sera le baptême de la reconnaissance de la Grèce esclave. Tu deviendras immortel, tu recevras l'aurole de la gloire et le monde entier fera ton éloge.

Choisis maintenant, tu en as encore le temps; si tu ne veux pas te lancer dans cette grande voie, la Bavière t'attend; tu y vivras obscur et honteux, et ta conscience, comme un vautour impitoyable, te tyranniserait sans cesse jusqu'à l'aspect de la tombe. Tu seras puni, je te le répète, et l'avenir de la Grèce ne sera pas perdu. Son génie s'emparera de ton trône, et son ardeur, son amour et son dévouement surmonteront tous les obstacles. Son avenir est éternel comme l'avenir de tous les peuples opprimés qui luttent avec courage contre les exploiters du genre humain et contre tous ces brigands rebelles qui s'enrichissent du sang de leurs semblables, foulant aux pieds le droit, la justice et la vérité.

Grecs libres et Grecs esclaves! la Providence vous bénit, et le tocsin de l'indépendance vous appelle. Levons-nous ensemble comme un seul homme, formons un faisceau indestructible avec nos volontés, et nous serons invincibles. Quand un peuple grand est debout pour sa liberté, rien ne saurait s'opposer à son passage.

Et vous, Polonais, Italiens, Allemands, Slaves, Serbes, Scandinaves! soyez révolutionnaires; accourez avec nous pour prévenir et déjouer les projets liberticides du czar. Habitants de Posen, de Cracovie, de la Bohême et du Danube! l'absolutisme russe cherche depuis longtemps à s'emparer de vous, pour s'acheminer vers Constantinople. Jurez, jurons tous ensemble de vivre libres ou de mourir en combattant. Formons la sainte alliance des peuples: France! réveille-toi, le salut de toutes les nations est dans l'Orient. Prends ta place, mets-toi à la tête du mouvement; allume le phare de l'intelligence, éclaire et

guide l'humanité sur la grande voie du progrès, du bonheur et de la liberté!

AGATHON BOUGICLIS (d'Athènes).

M. Emile de Girardin.

Une tribune nous est ouverte depuis hier; nous en profitons aujourd'hui pour accomplir un devoir.

Nous ne sommes point de ces hommes d'opposition systématique qui, debout sur les ruines du pouvoir écroulé, se présentent tout d'abord pour faire la guerre au pouvoir naissant.

Non, tout au contraire; nos lecteurs savent si un appui désintéressé, quotidien, presque enthousiaste, fut apporté par nous à ce pauvre pouvoir exécutif qui vient de tomber s'affaisant sur lui-même.

Tant qu'il y a eu un espoir, une lueur, une idée en lui, nous lui avons prêté notre concours; concours individuel, isolé, nous le savons bien; mais nous n'en faisons pas moins pour lui tout ce que nous pouvions faire. Nous l'aidions dans la proportion de notre force, nous le soutenions dans la mesure de notre puissance.

Nous disions à cette population toujours si inquiète, toujours si impatiente, toujours si pressée, qui veut sans cesse voir éclore à la fois la fleur et le fruit, l'idée et le fait, nous lui disions: Patience, attendez.

Nous avons attendu quatre mois. Ce n'est pas le moment de récriminer, de rappeler tout ce qu'on n'a pas fait et qu'on pouvait faire pendant ces quatre mois, tout ce qu'on ne devait pas faire et qu'on a fait. Nous croyons à la bonne volonté du pouvoir exécutif.

Paix aux hommes de bonne volonté, à dit le Seigneur.

Nous sommes sortis de cet état d'anarchie et de licence par l'excès de l'anarchie et de la licence même. Toute action portée au-delà de sa force se brise, et par conséquent se détruit elle-même. L'Assemblée nationale a compris qu'il fallait remettre toutes nos libertés aux mains d'un seul homme: elle a choisi le général Cavaignac pour lui remettre ce précieux dépôt. Elle a eu raison; elle eût cherché vainement des mains plus loyales, plus braves, plus fidèles.

Nous n'avons jamais serré les mains dont nous parlons; mais, dix ans, nous avons, à chaque occasion, à chaque rencontre, et chaque fois avec une nouvelle amitié, serré celles d'un autre homme, loyal aussi, brave aussi, fidèle aussi: nous voulons parler des mains de Godefroy de Cavaignac.

Lui aussi avait conspiré, lui aussi avait souffert, lui aussi avait été exilé.

C'est donc au nom de cet homme, dont vivant le souvenir était si tendre, dont mort le souvenir est si sacré à son cœur, que nous venons dire au général Cavaignac:

Général, pas de rigueur inutile pour les prisonniers.

D'ailleurs, tant qu'il n'est pas jugé, le prisonnier n'est plus innocent, c'est vrai, mais il n'est pas encore coupable.

Le prisonnier n'est que prévenu.

Un de nous a été arrêté, général, et celui-là n'est pas de moins considérables. Un de nous a été arrêté et conduit en pri-

FEUILLETON DE LA PRESSE RÉPUBLICAINE.

La Vierge vendue.

III.

(Suite.)

La femme Michu ne permettait à sa fille d'habiter cette douce retraite que parce que cela lui était indispensable pour sa profession. C'était là la seule pièce de l'appartement où l'on pût recevoir convenablement.

Il avait fallu bien des luttres pour que Paquitta eût définitivement la permission d'avoir quelques fleurs. Retirée seule dans sa chambre, elle aimait, le soir, à s'épancher sur ses amies discrètes, et à respirer leurs derniers parfums, — ce qui la faisait tomber dans une rêverie délicieuse.

Comment en eût-il été autrement, Paquitta avait vingt ans.

Vingt ans! âge heureux! âge de l'amour pur, des ineffables extases, des chastes espérances; âge poétique, âge doux et charmant, qu'on n'a qu'une fois et qu'on regrette toujours!

Vingt ans! vous passez comme un sourire, comme un rayon de lumière; vous passez comme la brise rapide!

Beaux jours, jours d'innocence, où l'âme vibrait des hymnes d'espoir et de tendresse, où les mystérieux échos chantaient dans vos cœurs, qu'étes-vous devenus?

Ah! comme alors était suave l'air qui s'élançait dans notre poitrine! comme parfumée était la brise! comme l'horizon s'étendait rayonnant et superbe devant nous! Comme la nature était belle, et comme sa suprême harmonie nous révélait bien Dieu! Chaque chose nous parlait de l'Etre suprême, et puis aussi de cet amour qu'il a mis palpiter en nous... Et les heures aux heures enchaînées s'enfuyaient sans qu'on y songeât, au milieu des frais éclats de rire et des blondes rêveries...

Tout cela est passé, mes frères, comme la flèche, comme une voix. Pour jamais les jours sonnés sont détruits, effacés, morts, — et c'est à peine si nous en gardons, au fond de nous, un vague souvenir, — plaintif comme un chant funèbre!

Comme on est bon à vingt ans! On aime, on est heureux, on aspire largement l'air pur; on n'a ni cette ambition âcre qui use la vie, ni cet égoïsme vil qui dégrade le cœur. On aime ses semblables; on tend

la main au pauvre; on fait le bien sans souci et sans orgueil, on n'est pas encore corrompu par la société; on ne tient ni à l'or, ni à ce qu'on est convenu d'appeler les honneurs; on a encore du cœur et des entrailles. Vingt ans! c'est tout un poème d'innocence et d'amour...

Il est des âmes profondément nobles et vertueuses que rien ne peut corrompre, ni le mauvais exemple, ni la misère, ni l'ambition; des cœurs droits qui préféreront toujours le repos de leur conscience et l'esprit d'eux-mêmes aux enivrements du luxe et de la débauche: telle était Paquitta.

Elle souffrait en silence comme une victime sainte et résignée. Elle n'avait plus les blondes visions de l'enfance rieuse. Rien dans l'horizon ne lui parlait de bonheur. Son âme était un abîme de larmes, et on la forçait de chanter! et on la forçait de rire! et il fallait qu'elle cachât ses pleurs à des êtres grossiers qui n'avaient ni la vertu, ni l'héroïsme du cœur!

Remontons le cours de cette grande douleur.

Enfant, elle habitait dans un des quartiers les plus populeux de Paris. Jamais sa mère n'avait eu pour elle cette tendresse divine qui rend les mères si saintes. Elle se rappelait vaguement que, toute petite, elle avait toujours vu des hommes chez sa mère qui, comme elle, souvent la rudoyaient. Puis, elle avait été envoyée à une école du voisinage. Elle partait le matin, mal vêtue, avec un petit panier renfermant de plus maigres provisions que ses compagnes; elle partait, froide et triste, le cœur gros, car pas un baiser, n'avait été déposé sur son front pâle, pas une voix encourageante n'avait caressé son jeune cœur; elle se sentait seule comme si elle eût été une pauvre orpheline. Ce manque de soin à la maison paternelle, l'avait insensiblement rendue craintive, elle avait dans son attitude cette humilité douloureuse du pauvre qui remue les entrailles des gens de bien.

Les autres enfants la voyant si mal mise et si triste, et sans défense, la prenaient pour point de mire de leurs quolibets.

Ces petites filles, après l'avoir méprisée, parce qu'elle était pauvre, l'exploitaient et la tyrannisaient parce qu'elle était faible. C'était à qui se moquerait de son costume indigent; les unes lui montraient, avec des gestes narquois, les châtiments que leurs bons parents leur avaient données pour goûter, et insultaient à l'amertume de son pain sec. Ce qu'il y a de barbare chez les enfants est inouï. N'en accusons pas la divine Providence, qui nous a tous créés, égaux et libres, mais bien le mode d'éducation adopté par la société, et cet infâme individualisme qui a dépravé l'espèce humaine.

C'est cette lâche doctrine qui fait que l'homme est dans la foule comme un spectre, comme un paria; qu'il ne peut souvent trouver place au banquet social ou son droit naturel l'appelle, qu'il tombe

enfin courbé, meurtri, sous la honte, sous la flétrissure, sous le mépris.

C'est ainsi que, pour un salaire infâme, l'homme vend sa liberté et la femme son amour... Oui, mon Dieu! il est des êtres qui possèdent et des êtres qui ne possèdent pas, dans la grande famille humaine; il est aussi des oppresseurs et des opprimés; il est des gens qui ont trop et des gens qui n'ont pas assez; les uns, sans pudeur, se vendent; les autres, sans pitié, les achètent! il est des hommes puissants dont l'or cache l'ignominie, qui trafiquent des pleurs des vierges et de leur faim, et qui, applaudis, le front levé aux cieux, marchent hardiment!

Qui pourrait dire tous ces drames sortis de la vie privée? Quelle urne pourrait contenir tous les pleurs d'agonie répandus par des yeux de femme, depuis le berceau jusqu'à la tombe!

Comment les hommes auraient-ils eu pitié de la pauvre enfant dont présentement nous racontons l'infortune, puisque sa mère pour elle était dure, puisque ses compagnes se moquaient de ses prières et répondaient par le mépris impitoyable à ses gémissements?... Quand elles voyaient couler ses larmes, elles disaient qu'elle était insensée et bête; aucune ne donna un regard ami à sa tristesse; et pas un mot venu de l'âme ne vint jeter quelque allégresse et quelque courage dans sa douleur.

La femme chargée d'instruire ces enfants ne s'apercevait pas de ces détails; elle était négligente comme sont généralement ceux dont on exige beaucoup de peine contre un ingrat salaire. Cette pauvre mercenaire avait le caractère aigri par cette profession, qui devrait être le premier des sacerdoces, et qui n'est que le plus misérable des métiers. Elle avait une voix rude, et sa main était prompte à frapper. Elle était souvent en fureur, et c'était en rugissant qu'elle répandait sa modeste science dans ces jeunes têtes.

Quoique sa parole sévère et ses façons un peu brutales fissent grand peur à Paquitta, elle travaillait de son mieux et faisait de rapides progrès. Entre toutes, elle était souvent la première. L'étude était son seul refuge, les livres, ses seuls amis. Malgré cela, la bruyante indignation de la maîtresse tombait fréquemment sur elle, bien qu'elle ne se montrât jamais rebelle à ses leçons. Peut-être sentait-elle qu'elle pouvait impunément frapper cette enfant de sa colère. Toujours est-il que c'était sur elle qu'elle faisait retomber l'aigreur dont la turbulence des autres jeunes filles empoisonnait son caractère. Paquitta, de retour au logis, se gardait bien de se plaindre à sa mère, dans la crainte que celle-ci ne lui répondit qu'elle avait sans aucun doute mérité la peine infligée.

Elle mena jusqu'à l'âge de dix ans cette vie honteuse, et elle fût demeurée courbée sous le poids d'une plus lourde chaîne, car sa mère

son, mis au secret, séparé de sa femme, éloigné de son médecin qui, la veille même de son arrestation, l'avait quitté souffrant et inquiet de sa santé.

Nous ne parlons pas de son journal, c'est-à-dire de sa propriété séquestrée; c'était votre droit, général; et si vous avez dans le journal la Presse une barrière de plus, vous avez bien fait d'enlever celle-là comme les autres, quoique nous sommes bien convaincu que vous reconnaîtrez plus tard que celle-là, au lieu de soutenir les insurgés, faisait feu sur eux.

Laissons donc de côté le journal la Presse et les autres journaux tués autour de lui; ils attendent le jugement dernier. Ce jugement dernier, ce sont vos trompettes mêmes qui en donneront le signal, et à ce signal, ils sortiront de leur tombe un cautionnement à la main. Je ne m'inquiète donc pas d'eux, choses inertes et inanimées.

Mais je m'inquiète de l'homme, matière vivante qui pense et qui souffre.

Or un homme a été arrêté, mis au secret, complètement séparé de tout ce qui l'aime et qu'il aime.

Cet homme est Emile de Girardin.

Un député loyal, un publiciste ardent, qui a fait une rude guerre au pouvoir ancien, et comme député et comme publiciste.

Une rude guerre aussi à la commission exécutive, pouvoir nouveau tombé dans un jour d'émeute, comme le pouvoir ancien était tombé dans un jour de révolution.

Ayant attaqué M. Guizot, il a cru qu'il pouvait attaquer M. de Lamartine.

Ayant tiré sur les monarchistes; il a cru qu'il pouvait tirer sur les républicains.

Ce qui est bien autre chose, remarquez-le, que de tirer sur la monarchie ou sur la République.

M. Emile de Girardin a donc été arrêté, mis au secret; à un secret si rigoureux que ni sa femme ni son médecin n'ont pu pénétrer jusqu'à lui.

Pourquoi le traiter plus rigoureusement que l'on n'a traité MM. Barbès, Blanqui, Albert?

M. Emile de Girardin a-t-il violé la chambre, demandé un milliard d'impôts, mis hors la loi les députés?

A-t-il fait à lui-même, et sans que nous le sachions, un 15 mai inconnu?

Oh! alors, jugez-le; que la clarté ressorte de l'interrogatoire, que la haine succède chez nous à la sympathie.

Général, ce sont les hommes faibles qui accusent avant de juger; et presque toujours ceux qui accusent avant le jugement reculent devant le jugement.

Voyez plutôt si l'on juge M. Emile Thomas, que l'on a cruellement accusé cependant.

Mais vous, général, vous n'êtes pas de ces hommes-là.

Vous n'êtes ni faible, ni haineux, puisque vous êtes général et que vous vous appelez Cavaignac.

Faites donc pour Emile de Girardin ce que vous feriez pour le premier venu.

Voulez-vous une caution d'argent? on vous la trouvera.

Voulez-vous une caution d'homme? je m'offre.

Dix, vingt, trente, s'offriront comme moi. Je m'offre le premier, voilà tout.

J'aime la République un peu comme Manon Lescaut aimait Desgrieux, je le sais bien, en lui faisant de temps en temps des infidélités, soit pour M. le duc d'Orléans, soit pour M. le duc de Montpensier. Mais enfin je l'aime; sinon comme une femme, mais au moins comme une maîtresse, et je désire qu'on ne tienne pas de mauvais propos sur elle.

Ce serait un mauvais propos que de dire qu'elle a été arbitraire et cruelle envers un de ses enfants.

Vous, qui l'aimez à la fois comme une femme et comme une mère, général; vous, qui n'avez jamais aimé qu'elle, vous devez être encore plus susceptible que moi.

Ne permettez donc pas qu'on dise plus longtemps que la République est arbitraire et cruelle envers M. Emile de Girardin.

ALEX. DUMAS.

On lit dans le *Siccle*:

« On assure que le propriétaire du journal la Presse, se pro-

pose de poursuivre en contrefaçon l'éditeur et l'imprimeur d'un journal qui a été colporté ce matin dans Paris sous le titre de la Presse... républicaine.

« On dit que le rédacteur en chef, des porteurs et crieurs de ce journal ont été mis aujourd'hui en état d'arrestation sur mandat décerné par le chef du pouvoir exécutif. »

Le *Siccle* est parfaitement dans l'erreur. Notre rédacteur en chef n'a pas été arrêté par l'ordre du général Cavaignac; nos porteurs et nous-même se portent aussi bien que M. Cornet, fusillé hier par le *Siccle*. Nous n'avons reçu aucune assignation des propriétaires de la Presse. Au reste, M. Emile de Girardin a été mis en liberté, et c'est à lui seul que nous rendons compte de nos intentions, après avoir protesté de toutes nos forces contre la violation de la liberté de la presse et de la liberté individuelle commise sur sa personne.

Testament d'un poète-enfant perdu dans ce monde maudit.

MON DERNIER ARTICLE.

Si je faisais mon testament, il contiendrait pour clause unique ces mots: Je lègue aux hommes une parfaite indifférence jointe à un profond mépris. — Mais à quoi bon?

L'intrigue, l'esroquerie, le servilisme politique, la prostitution de la pensée, le bristisme intellectuel et moral... Tels sont les mobiles qui nous régissent, tels sont les traits caractéristiques de notre époque. — Pour vivre aujourd'hui, il faut savoir ramper — sinon, vous mourrez de faim; or, comme je ne veux pas m'avilir, et qu'en prolongeant mon existence, je suis sûr de mourir de faim, je donne ma démission. Sorti du néant, j'y rentre! Ne suis-je pas dans mon droit?

P.-S. Si ces lignes pouvaient être lues du monde entier, A. Legallois seul me comprendrait. — Et c'est à cet homme, le seul que je regrette, que je dis merci pour jamais!

THÉODORE STAINÉ.

27 décembre 1847.

Danger de la Réaction

Il faut que les bourgeois fassent vivre les prolétaires, mais il ne faut pas que les prolétaires fassent mourir les bourgeois.

Toute violence produit une réaction.

Le plus grand malheur qui puisse arriver à l'opprimé qu'on émanche, c'est d'opprimer à son tour.

Ainsi donc, ouvriers, mes frères, demandez justice avec persévérance, avec énergie, avec passion! mais ne vous vengez pas!

Si vous ruinez les bourgeois, savez-vous ce qui arrivera? Vous deviendrez des bourgeois injustes à votre tour, et les bourgeois seront des prolétaires.

Vous mangerez et ils auront faim!

Ce sera juste, dites-vous?

Non; il faut que tout le monde vive. Si demain vous êtes des exploiters et des égoïstes, demain vous serez des voleurs, et nous nous rangerons contre vous dans le parti des déshérités.

Guerre à l'injustice et paix aux hommes! voilà le cri de la vraie révolution sociale. Et c'est aussi notre profession de foi toute entière.

Les voleurs sont mis à mort.

Chacun peut voir encore aux fenêtres des Tuileries cet arrêt révolutionnaire de la cour martiale du peuple.

Ainsi, tout en abolissant la peine de mort en matière politique, la Révolution de 1848 se montre implacable pour les crimes sociaux et les frappe sans jugement, sans miséricorde et sans appel.

Les voleurs sont mis à mort! Entendez-vous cela, honnêtes gens de la banque et du commerce!

Les voleurs sont mis à mort! Ainsi Louis-Philippe a bien fait de se sauver.

Les voleurs sont mis à mort! Pouvez-vous encore, du fond de votre sanglant cimetière, entendre cet arrêt qui vous venge, guillotiné de Buzançais!

Et vous, exploiters du peuple, lisez et tremblez! que la

crainte vous soit salutaire, et n'attendez pas qu'une masse déguenillée se lève contre vous en criant: Les voleurs sont mis à mort!

La Révolution de 1848 est toute entière dans ces paroles. Puissent-elles ne pas devenir le cri de la guerre sociale!

Les animaux malades de la peste.

Dans la fable que tout le monde connaît, les animaux malades forcent l'âne à se dévouer pour eux. Nous ressemblons aux animaux de la fable: la corruption du règne passé est comme une peste qui nous a tous rendus malades; et à voir quelles gens se poussent en avant pour les emplois et pour les places qui demandent du dévouement, on regrette qu'il y ait parmi nous tant d'ânes de bonne volonté.

BULLETIN DE L'EXTÉRIEUR.

Italie.

Une dépêche télégraphique parvenue au gouvernement français annonce, dit-on, la reddition de Palmanova aux Autrichiens. Cependant les lettres de Venise du 26 ne confirment point cette triste nouvelle.

Une victoire importante remportée par les Italiens qui gardent le passage du Stelvio, sous le commandement du brave colonel d'Apice, a eu l'heureux résultat de démontrer l'impossibilité pour les Autrichiens de forcer ce passage important et de pénétrer en Lombardie par le Tyrol. Charles-Albert s'apprête lentement à faire le siège de Vérone ou à battre les Autrichiens en rase campagne. Venise résiste toujours: les forts détachés qui l'entourent ont souvent repoussé l'ennemi.

Le célèbre Foresti, le compagnon de captivité de Confalonieri, est parmi nous venant de New-York; on l'attend en Italie.

Espagne.

Nous lisons dans la correspondance générale de Madrid du 29 juin:

« Joséfa Fernanda-Luisa de Bourbon ayant contracté mariage avec don José Guelly Renté, contrairement à la pragmatique sanction du 27 mars 1776, la reine déclare la dona infante déchue des honneurs et considérations d'infante d'Espagne. »

L'infante dona Joséfa est la sœur du roi don François d'Assises. M. José Guelly Renté est d'origine américaine.

José Guelly Renté, si notre mémoire nous sert bien, est l'auteur de marine qui, dans le mémorable procès de Beauvallon, à Paris, fit, par l'intermédiaire d'un interprète, une déposition favorable au prévenu.

On dit que par suite de la levée de l'état de siège, le *Clamor publico* ne tardera pas à reparaitre. On ignore si les autres journaux progressistes reprendront leur publication.

Prusse.

On écrit de Berlin, 2 juillet:

« Dans la séance de l'Assemblée nationale, le député Raensch, du cercle de Neustetten, qui a été élu une seconde fois, s'est plaint de ce que le chambellan de Kleist avait tenté de le tuer avec un bâton garni de fer, et que, bien qu'il eût accusé de tentative d'homicide, il avait, jusqu'à ce moment, joui de l'impunité. Il a ajouté que le conseiller Deltz l'avait calomnié. Le ministre de la justice a déclaré qu'il ne connaissait point cette affaire, mais qu'il demanderait un rapport. »

Angleterre.

Les journaux de Londres commencent à donner carrière à leurs sentiments peu bienveillants envers la France. Aux yeux du *Times* et du *Chronicle*, le général Cavaignac a déjà perdu tout prestige. Nous ne voulons pas entrer dans la voie des récriminations; le *Chronicle* nous permettra seulement d'appeler son attention sur le tableau qu'il trace lui-même, dans sa feuille du 3 juillet, de la situation de l'Irlande. Lorsque chez soi, après trente-trois ans de paix, en l'absence de toute révolution, on éprouve de pareils embarras, peut-être devrait-on parler avec plus de bienveillance de ceux qu'éprouve un grand peuple qui fait à ses dépens l'expérience de tous les progrès sociaux. Voici ce que nous lisons dans le *Chronicle*:

« L'organisation des clubs est le mot d'ordre en Irlande. Le

pesait déjà à en faire une apprentie, c'est-à-dire un souffre-douleur, lorsqu'elle se mit avec Durandard.

Durandard fut d'abord frappé de la beauté précoce de Paquita. En effet, au milieu des souffrances, elle s'était développée dans tout le luxe d'une forte et ferme nature, comme sur un sol aride grandit et pousse une plante solitaire. Durandard suivait son développement avec un œil lubrique, Paquita avait une tête de Vierge, des yeux pleins d'innocence, un regard pur et rêveur, une peau délicieusement rose, des dents adorables, un front uni, intelligent et haut, et les plus beaux cheveux châtain qui se puissent voir. A ces avantages physiques, auxquels nous devons joindre une tournure singulièrement élégante et noble, pour une fille élevée de la sorte, elle joignait une instruction élémentaire aussi avancée que possible, et une voix à faire les délices de Meyerbeer. Cette voix, vibrante comme une harpe, était un *soprano* des plus suaves. Elle avait été remarquée dans l'externat où allait Paquita. Là, selon une habitude qui serait excellente à prendre, les élèves chantaient en chœur d'après la méthode Wilhem. La voix de Paquita dominait les autres de toute la puissance d'un timbre harmonieux.

Durandard était un roté coquin.

— Ma chère, dit-il un soir à sa concubine, tu aurais grand tort de mettre Paquita en apprentissage; elle deviendrait laide et perdrait sa voix; or, dans sa beauté et dans son gosier, il y a une fortune pour nous.

Tu crois, mon chéri? fit la femme Michu, nullement scandalisée des paroles de son amant.

— Si tu lui faisais courir les rues et les ateliers, continua Durandard, elle tomberait en partage à quelque grossier garçon sans le sou. Dans son intérêt comme dans le nôtre, il faut qu'elle soit destinée au théâtre. En l'envoyant au Conservatoire de musique, nous serons aussi bien débarrassés d'elle qu'en l'envoyant à l'école, et elle deviendra quelque chose.

La mère Michu mit son plus beau costume, son chapeau le moins flétri, et présenta sa fille au Conservatoire. — L'enfant avait des dispositions si étonnantes, que le jury n'hésita pas à l'admettre comme externe, selon l'habitude. Elle entra dans la classe de chant et dans la classe de solfège.

L'existence devint dès lors moins amère pour Paquita. Sa mère, par dévotion, obligée de la conduire elle-même au Conservatoire, soigna davantage sa toilette. Du moment où elle avait compris qu'elle pourrait un jour tirer parti de sa fille, la Michu la traita avec les égards qu'ont les marchands pour les choses qui ont une valeur réelle. Auparavant, peu lui importait que sa fille fût mal habillée et prit des rhumes; maintenant elle l'obligeait à avoir un soin extrême de sa toi-

lette; elle lui couvrait les épaules d'un manteau avec la sollicitude du vagabond pour le chien, avant qu'il le fait vivre. Elle avait été jusqu'à lui acheter des socques articulés! C'était prodigieux! Paquita ne reconnaissait plus sa mère. Elle qui, depuis qu'elle avait senti son âme, avait jeté un cri d'adieu à l'espérance, comme le jeune oiseau pris au piège loin de l'arbre où pend le nid paternel; elle qui avait tant pleuré et tant entendu rire de ses larmes, trouva, pour la première fois, l'avenir riant et l'horizon bleu.

Elle s'élançait joyeuse vers la science, et faisait de rapides progrès.

Cependant la femme Michu n'avait pas entièrement déposé la brutalité de son caractère; l'odieuse négoce espérée n'avait pas fait un ange d'une marâtre. Il arrivait quelquefois, que reprenant ses anciennes habitudes, elle brutalisait sa fille comme auparavant. Durandard lui-même, quelque intérêt qu'il eût à ménager la marchandise dont il espérait se défaire avantagusement, avait ses moments de colère. Il traitait Paquita un peu comme une ville conquise. Mais bientôt il lui disait:

— Allons, ne pleure pas, cela te rendrait laide et l'enrouerait la voix!

Et il se répandait contre elle en injures serviles et lâches.

La pauvre enfant essayait ses larmes, et était obligée d'aller embrasser ce monstre. Celui-ci lui prodiguait alors des caresses lascives, qu'elle repoussait énergiquement, et dont l'acariâtre Michu était jalouse. Durandard nourrissait le secret projet de posséder Paquita quand elle serait légalement en âge d'être possédée, car il craignait le Code pénal. Ensuite, peu lui importait de la posséder, après un autre, après l'homme opulent auquel il se promettait de vendre la virginité.

Paquita avait la vue de l'âme; elle avait deviné Durandard.

Vérité horrible! la Michu avait adopté les plans de son amant! elle espérait spéculer sur l'honneur de son enfant! C'est affreux! mais cela est. Ne voyons-nous pas, tous les jours, des pères violer et même assassiner leurs filles? des mères vendre à la riche débauche le fruit de leurs entrailles?.... C'est que l'organisation de la famille est mercenaire; c'est que la société n'est pas régie par des institutions démocratiques; c'est que l'individualisme règne, et que la Fraternité n'a pas encore triomphé.....

Paquita grandit de la sorte, et chaque jour devint plus intelligente et plus belle. Oh! qui aurait pu nier que nous avons un âme, en voyant combien vertueuse et douce était cette enfant, combien pur était son cœur, chastes ses rêves honnêtes, ses brûlants desirs!.... Paquita était digne de Dieu, père des âmes intelligentes et des cœurs droits.

Combien de pauvres filles qui se sont jetées dans la vie, qui ont été

Ayuntamiento de Madrid

perdues pour la vertu, parce qu'elles ont assisté à des scènes d'impudicité et de désordre! Combien ont failli, parce que chez elles le sentiment de la famille a été perverti dès l'enfance!... Ce n'est pas aux femmes perdues qu'il faut jeter la pierre, c'est à ceux qui les corrompent, c'est à une société qui ne protège ni l'innocence, ni la pudeur, ni la faiblesse.

Mais, hélas! ces justes plaintes ne peuvent toucher ceux qui n'ont aucune commisération pour les malheurs du peuple auquel l'esclavage procure de si cruels revers.

Il arriva que Durandard se permit avec Paquita des libertés qui alarmèrent sa pudeur. Elle écouta, pensive, ses paroles, lui répondit avec dignité, et le repoussa avec une énergie qu'il fut stupéfait de trouver dans cette victime. Il n'osa cependant pas faire une esclandre, dans la crainte que Paquita ne révélât, dans sa détresse, le secret de ses obsessions. Mais il se permit de se venger de la vierge qui avait violemment repoussé ses excitations à la débauche.

Depuis une dernière tentative, dans laquelle la jeune fille, le sein gonflé par l'indignation, l'avait accablé de son mépris, il s'était abstenu de nouvelles scènes de ce genre. Paquita avait quelquefois songé à instruire la Michu des persécutions de cet homme; mais elle n'avait jamais pu s'y résoudre, tant elle la redoutait, et la pauvre enfant, qui déjà ne pouvait s'empêcher de mépriser sa mère — supplice horrible! — craignait de trouver en elle une complice de Durandard. Elle attendait, le front haut, sans trembler ni pâlir, défiant la tempête, résolue à mourir plutôt que de se laisser flétrir par le misérable qui avait jeté sur elle un regard lascif et convoitise.

Plus elle leur en imposait par la noblesse et la dignité de sa patience, plus la Michu et son amant détestaient Paquita. Loin de lui tenir compte de sa résignation stoïque et de l'empire qu'elle avait su prendre sur sa propre souffrance, ils lui faisaient un crime de ses larmes étouffées, de sa pâleur, de ses soupirs. Ils lui prodiguaient les noms les plus outrageants, comme si l'exagération dans le crime les eût soustraits à l'embarras de leur impuissance et aux cris de leurs remords. Ils rivalisaient de fureur contre cette pauvre enfant; ils s'enivraient de ses tortures. On est barbare pour ceux devant lesquels on a à rougir.

Telle était la famille Michu.

Quand ils rentrèrent ce soir-là, Paquita, accompagnée de sa mère, passa dans sa chambre. La Michu aida sa fille à se déshabiller, tandis que Durandard, resté seul dans la première pièce, ôta le culot d'une pipe, la chargeait et l'allumait.

Jamais Paquita n'avait trouvé sa mère si aimable que ce soir-là. La

journal le Fé
son avenir ex
glais. La déf
la première l
d'appel au p
une caverne
appelle pas
composé de p
litairement.
cette force
d'une ou plus
Ces person
bureau du Fé
de l'organisa
une fatale ra
table espéra
elle ne veut
engraisser les
arrivera l'épo
ment, et se p

Le Censeur
Le général
de la Républ
la personific
rêts conserva
tout autre le
promptitude
même temps
tion person
Ses proclama
constances d
air un langa

TOULON, 30
mandée par l
et a mis à ter
mière compa
mée des Alpe
La corvette
seau, est arri
gne de cinq a
Ce navire,
rieusement à
les côtes de M
parages les p
La frégate
pitaine de va
cadre de la M
auquel elle a
lon, où elle so

— Louis
niers par les
duit au baign
physionomie
riosity avait

— Une col
dans notre vi
l'armée piém
l'indépendan
On les a ca
le gouvernem
les frontières

Progr

La cérémonie
la République
jour d'hui.
Des le mat
aux ordres du

Michu, cette fe
vieux, à l'am
radieuse en pe
sa fille. Dan
en lui faisant c
cœur content,
qu'elle avait o

Quand Durand
avec joie sur le
— Voilà la
es adroite, tu
est en moi

— Sois paiss
tera d'un coup
pauvre chérie,
bien. Elle sera

— Faut tire
qu'il veut s'off
Nous abrège
entremises de

La Michu av
le bec était no
convert d'une
fantastiques, é

Il s'agissait
tre de vin et un
L'odeur de la
d'ail et d'oignon

Qu'une mère
se, mais toute
tout depuis qu

de juillet 1830.
fille par un vie
pas leurs enf
cent des mari
bité? Cela se f
gens en rougis
Voilà le sic
de l'individual
la liberté des a
des affections.
C'est lâche, c'
systèmes socia
égoïstes produ

journal le *Félon* dit que le salut de l'Irlande et la garantie de son avenir exigent l'abolition complète du gouvernement anglais. La défense de soi-même, la protection de soi-même est la première loi de la nature, le premier devoir de l'homme. Pas d'appel au parlement anglais. Depuis quand demande-t-on à une caverne de voleurs des secours contre les voleurs. On n'en appelle pas contre les propriétaires fonciers à un parlement composé de propriétaires fonciers; il faut organiser le pays militairement, le bureau du *Félon* sera le centre et la citadelle de cette force militaire. Nous fondons un club qui se composera d'une ou plusieurs personnes de chaque paroisse d'Irlande. Ces personnes seront en correspondance immédiate avec le bureau du *Félon*. La *Nation*, autre journal, parle longuement de l'organisation des clubs, qui malheureusement s'étend avec une fatale rapidité. Le système des clubs est l'unique et véritable espérance de la cause irlandaise. L'*Irish* va plus loin: elle ne veut pas que les terres d'Irlande servent à nourrir et engraisser les chakals dévorants. D'ici à deux mois peut-être arrivera l'époque de la lutte: ainsi que chacun fasse son testament, et se prépare à mourir ou à vivre libre.

NOUVELLES DES DÉPARTEMENTS.

Le *Censeur de Lyon* juge ainsi le général Cavaignac: Le général Cavaignac est aujourd'hui de fait le président réel de la République; son éloge est dans toutes les bouches, il est la personnification de l'ordre, le représentant naturel des intérêts conservateurs. Pour notre compte, nous admirons plus que tout autre le caractère du général Cavaignac: l'impassibilité, la promptitude dans les décisions, la vigueur, la fermeté, et en même temps une modération constante et une sorte d'abnégation personnelle forment les traits principaux de son caractère. Ses proclamations le reflétaient parfaitement, et, dans les circonstances difficiles où il s'est trouvé, il était impossible de tenir un langage plus net et plus élevé.

TOULON, 30 juin. — La frégate à vapeur le *Cacique*, commandée par M. Lesquin, capitaine de frégate, est arrivée d'Oran et a mis à terre le 10^e bataillon de chasseurs à pied et la première compagnie du génie. Ces troupes sont dirigées sur l'armée des Alpes.

La corvette la *Zélee*, commandant Flereck, lieutenant de vaisseau, est arrivée et a mouillé sur rade, de retour d'une campagne de cinq ans dans les mers des Indes.

Ce navire, parti de Toulon en février 1848, a participé glorieusement à tous les faits d'armes de la marine française sur les côtes de Madagascar, et montré le pavillon national dans les parages les plus reculés de l'Océan indien.

La frégate à vapeur le *Vauban*, commandée par M. Gués, capitaine de vaisseau, qui était en appareillage pour rallier l'escadre de la Méditerranée, s'est jetée sur le vaisseau le *Diadème*, auquel elle a fait des avaries; et puis s'est échouée au Mourillon, où elle se trouve encore en ce moment.

— Louis Bonafous (frère Léotade) est arrivé ces jours derniers par les voitures cellulaires, et a été immédiatement conduit au bagne. Il est du reste d'une saleté repoussante et d'une physionomie hideuse; aussi les nombreux visiteurs que la curiosité avait attirés sont-ils revenus tous fort déçus.

— Une colonne d'ouvriers de Paris est arrivée aujourd'hui dans notre ville. Ils voulaient passer en Italie et se joindre à l'armée piémontaise pour combattre en faveur de la liberté et de l'indépendance.

On les a casernés provisoirement au Mourillon. On ignore si le gouvernement leur permettra d'aller plus loin et de passer les frontières.

Programme de la cérémonie funèbre du 6 juillet 1848.

La cérémonie funèbre en l'honneur des citoyens morts pour la République, dans les journées de juin 1848, aura lieu aujourd'hui.

Dès le matin, les troupes seront disposées conformément aux ordres du jour qui seront publiés par le chef du pouvoir

exécutif. La place de la Concorde sera réservée aux membres de l'Assemblée nationale et aux corps constitués que des commissaires ordonnateurs feront ranger à leurs places respectives. Sur la place de la Concorde et à l'entrée de l'avenue des Champs-Élysées, il sera dressé un autel surmonté d'un baldaquin, et un service religieux y sera célébré, à dix heures très-précises du matin, par des évêques, membres de l'Assemblée nationale.

Un grand nombre d'inhumations ayant eu lieu déjà, le char funéraire portera des corps appartenant à chacun des divers ordres de citoyens qui ont combattu pour la République dans les journées de juin. L'Assemblée, la garde nationale de la Seine, celles des départements, l'armée, la garde mobile, la garde républicaine, auront ainsi, dans ce cercueil symbolique, des représentants inanimés de leur dévouement à la patrie. Les cordons du poêle, au nombre de vingt-quatre, seront tenus, aux quatre extrémités, par quatre membres de l'Assemblée nationale, et dans l'intervalle, par des délégués de chacun des corps de la garde nationale et de l'armée. Des tentures de deuil, des couronnes de cyprès et de chêne, une palme, composeront seules les ornements du sarcophage. A l'arrière du char flotteront les drapeaux tricolores, et en avant se détachera cette inscription: *Morts pour la République*.

La messe ne sera accompagnée d'aucune musique, si ce n'est des chants d'église. Les membres de l'Assemblée nationale y assisteront debout, suivant le désir qu'ils en ont exprimé.

Après la messe, le cortège funèbre se mettra en marche entre deux haies de troupes rangées, depuis la place de la Concorde jusqu'à la Bastille, dans l'ordre suivant:

Un escadron de la garde nationale à cheval ouvrira la marche;

Des détachements des différents corps de l'armée et de la garde nationale de Paris et des départements;

Les maîtres des cérémonies des pompes funèbres;

Le clergé;

Le char funéraire;

Le président et le bureau de l'Assemblée nationale et le pouvoir exécutif;

Les membres de l'Assemblée;

Le maire de Paris, les maires d'arrondissement;

Des députations de la cour de cassation et du conseil d'Etat;

De la cour des comptes;

De l'Université;

De l'Institut;

De la cour d'appel de Paris;

Des tribunaux de première instance et de commerce;

Des diverses écoles, etc., etc.

Un corps de troupes qui sera désigné par le pouvoir exécutif pour fermer la marche.

Le cortège défilera dans un profond silence qui ne sera interrompu que par des roulements de tambour et des chants d'église.

Le char sera suivi par l'Assemblée nationale représentant la famille des victimes au nom de la France entière.

Après le passage du cortège, les légions qui auront fait la haie rompront et se rendront dans les quartiers qui leur seront désignés par l'état-major.

La façade du palais de l'Assemblée et celle de la Madeleine seront tendues de noir, ainsi que les portes Saint-Denis et Saint-Martin; la colonne de Juillet sera enveloppée d'un long crêpe.

Arrivés sur la place de la Bastille, le char et le cortège s'arrêteront à l'entrée des caveaux où seront déposés les cercueils. Un *De Profundis* sera chanté par le clergé.

Après l'Absoute, le cortège s'écoulera en silence.

Nota. Toutes les personnes faisant partie du cortège, arriveront sur la place de la Concorde, par le pont de la Concorde et par les quais.

ASSEMBLÉE NATIONALE.

PRÉSIDENCE DU CITOYEN MARIE.

Séance du 5 juillet.

A deux heures et demie la séance est ouverte, et le procès-verbal adopté.

Des pétitions sont déposées.

LE CIT. PRÉSIDENT. — M. de Falloux demande un congé de dix jours. LE CIT. J. FAYRE. — Le congé daterait-il d'aujourd'hui? (Il est ici! il est ici!) J'aurais des interpellations à adresser, et la présence de M. de Falloux est nécessaire. (Il est ici.) J'attends qu'il y ait des ministres au banc du gouvernement.

Le congé est accordé.

LE CIT. PRÉSIDENT. — Voici une lettre de M. le vicaire-général, dont je dois donner connaissance à l'Assemblée:

« Monsieur le président,

« J'ai l'honneur de vous informer, au nom du chapitre métropolitain, que les obsèques de monseigneur l'archevêque auront lieu vendredi 7 juillet prochain, à 10 heures du matin, en l'église métropolitaine.

« Je propose de nommer une députation de 50 membres pour assister aux obsèques.

voix. — Appuyé.

Le citoyen Vezon demande que la députation soit composée en plus de 10 membres qui font partie de son département.

LE CIT. PRÉSIDENT. — Il est entendu que tous ceux de MM. les membres qui le voudront pourront suivre le convoi.

Le citoyen président fait le tirage au sort des 50 membres.

Le citoyen président fait savoir à l'Assemblée qu'elle devra être réunie, demain jeudi à huit heures et demie, pour de la se rendre, à la place de la Concorde pour la cérémonie funèbre. La première disposition de cette cérémonie annonçait que le cortège se rendrait à la colonne de Juillet; mais les caveaux n'étant pas disposés pour recevoir les corps, ils seront déposés provisoirement dans l'église de la Madeleine.

Le citoyen Pascal Duprat, au nom du comité des travailleurs, présente un projet de décret ayant pour but d'abroger un décret antérieur du gouvernement provisoire, qui limitait la durée de la journée de l'ouvrier à Paris et dans les départements.

Dans les rapports dont le citoyen Duprat donne lecture, il est dit que si le gouvernement provisoire a montré beaucoup de zèle pour l'amélioration du sort du peuple, il n'a pas toujours choisi ses moyens avec intelligence, il n'a pas ménagé suffisamment tous les éléments de notre vie économique.

Ce projet sera ultérieurement discuté.

LE CIT. PRÉSIDENT. — La parole est à M. Jules Favre sur l'ordre du jour.

Le cit. Jules Favre se plaint que le projet de décret sur les ateliers nationaux ait été retiré de l'ordre du jour. C'est une atteinte portée au règlement. Ce projet de décret devait être suivi d'un rapport qui eût fixé la Chambre sur l'avenir des ateliers nationaux. La commission était prête, jeudi dernier, à faire son rapport, lorsque le chef du pouvoir exécutif est venu à cette tribune proclamer la fermeture des ateliers nationaux. Il me semble qu'on ne devrait pas pour cela retirer le projet.

La commission, malgré la suppression des ateliers, n'en devait pas moins faire le rapport à l'Assemblée, et je ne pense pas qu'il soit possible de violer ainsi le droit de l'Assemblée. Je demande que le projet soit rétabli et que l'Assemblée entende le rapporteur.

LE CIT. DE FALLLOUX. — Citoyens, il y a dans l'interpellation du citoyen Favre une erreur de fait; mon rapport sur les ateliers a été présenté le vendredi, au moment où l'émeute a commencé. Il n'y a donc pas de rapport pendant. La discussion a été fixée à lundi. Or, lundi, le citoyen président du conseil a apporté la solution que nous demandons nous-mêmes. Donc, il n'y a plus rien à discuter. S'il reste quelque chose à compléter par la discussion, c'est le blâme à adresser à la commission exécutive. J'ai déposé cette partie de la discussion à la commission d'enquête. (Murmures.) Et à moins que l'Assemblée ne veuille une discussion immédiate. (Non! Non! L'ordre du jour!)

Le cit. Jules Favre monte à la tribune. (L'ordre du jour!)

L'Assemblée passe à l'ordre du jour.

LE CIT. PRÉSIDENT. — Voici le résultat du scrutin pour la nomination des vice-présidents:

| | |
|---------------------------------------|-----------|
| Le citoyen Georges Lafayette a obtenu | 476 voix. |
| Le citoyen Corbon, | 453 |
| Le citoyen Lacrosse, | 349 |
| Le citoyen A. Marrast, | 334 |
| Le citoyen Cormenier, | 224 |
| Le citoyen Portails, | 290 |

En conséquence, ces citoyens sont proclamés vice-présidents.

Voici le résultat pour la nomination de deux secrétaires:

| | |
|--------------------------------------|-----------|
| Le citoyen Edmond Lafayette a obtenu | 487 voix. |
| Le citoyen Emile Péan, | 302 |

En conséquence, les citoyens Edmond Lafayette et Emile Péan sont proclamés secrétaires.

M. Portails remplace M. Marie au fauteuil. Sur le rapport du citoyen Lignier, au nom du comité de l'intérieur, l'Assemblée autorise les villes d'Angers, de Castres, de Chartres, Metz, Nantes, Orléans, Saint-Etienne, à s'imposer extraordinairement. Ces impositions extraordinaires sont en général affectées à des travaux pour les ouvriers inoccupés.

La séance est levée à 6 heures trois quarts.

Michu, cette femme aux espérances infâmes, à l'espoir capide, au cœur vicieux, à l'âme servile et gangrenée, traître à son propre sang, était radieuse en pensant qu'un puissant ententeur s'était offert pour acheter sa fille. Dans sa joie infame, elle embrassa plusieurs fois Paquita, en lui faisant compliment sur sa beauté, et la jeune fille se coucha le cœur content, et l'esprit bercé par les enivrants du brillant succès qu'elle avait obtenu sans cabale et sans coïterie.

Quand Durandal et la Michu se retrouvèrent seuls, ils devisèrent avec joie sur les événements de la soirée.

— Voilà la chance qui tourne, dit Durandal à sa concubine; si tu es adroite, tu pourras tirer gros du riche, et, sans doute, vieux crétin qui est monté pour Paquita.

— Sois paisible, mon agneau, dit la hyène au tigre; elle me rapportera d'un coup tous les sacrifices qu'elle m'a coûtés. Après ça, cette pauvre chérie, c'est ma fille, je ne lui veux pas de mal; c'est pour son bien. Elle sera heureuse, et elle nous débarrassera.

— Faut tirer une grosse carotte au nabab; puisqu'il est riche et qu'il veut s'offrir une vierge, il faut qu'il paie.

Nous abrégions, et encore nous avons traduit ce langage cynique, entremêlé de jurons et de mots d'argot.

La Michu avait allumé le poêle, ainsi qu'une lampe graisseuse, dont le bec était noirci par l'usage et le manque de soin, dont le tube était couvert d'une huile verte, et dont l'abat-jour, parsemé de personnages fantastiques, était déchiré en plusieurs endroits.

Ils soupèrent tous deux, l'homme vil et la femme vile, burent un litre de vin et une chopine d'eau-de-vie; ensuite Durandal reprit sa pipe. L'odeur de la fumée de tabac se mêla, très-agréablement au parfum d'ail et d'oignon qu'exhalait cet horrible logis.

Qu'une mère puisse oublier à ce point, je ne dirai pas toute tendresse, mais toute pudeur, cela n'est que trop certain, et cela se voit surtout depuis que la bourgeoisie a inauguré en France, après la fusillade de juillet 1830, le règne impur de l'argent. La mère qui fait épouser sa fille par un vieillard opulent, ne la lui vend-elle pas? Ne vend-elle pas leurs enfants, ceux qui, s'adressant aux vils trafiquants qui négocient des mariages, abdiquent toute dignité, toute moralité, toute probité? Cela se fait tous les jours cependant parmi nous, et les honnêtes gens en rougissent.

Voilà le siècle! voilà le système de la bourgeoisie! voilà le système de l'individualisme! On spéculé sur tout, sur l'honneur des uns, sur la liberté des autres, sur la faim du peuple! On spéculé sur la sainteté des affections, sur la majesté de l'amour, sur la pureté du mariage! C'est lâche, c'est honteux. Tels sont les fruits empoisonnés de tous les systèmes sociaux qui n'ont pas l'association pour base. Ces systèmes égoïstes produisent la misère d'une part, et l'opulence de l'autre,

le vice partout, partout des spéculateurs sans entrailles, et des millions d'infortunés, leurs victimes, qui meurent de faim.

La démocratie a pour mission de changer cet état de choses, de faire régner la vertu, le dévouement, la fraternité. Elle veut organiser le travail des prolétaires et leur rendre leurs droits confisqués. Dire que cela ne sera pas, c'est outrager Dieu; dire que les masses en sont indignes, et qu'elles sont incapables, c'est outrager le peuple. C'est une injustice dans une lâcheté; c'est une impiété révoltante qui blesse la justice, la morale et la raison.

Répétons-le toujours: la charité, si vigilante qu'elle soit, est impuissante, c'est la fraternité qu'il faut, c'est l'organisation démocratique du travail.

Le tableau qui s'offre à nos yeux n'est-il pas bien fait pour ramener les cœurs aux principes de la révolution?

Que voyons-nous, chaque jour sous nos yeux? L'individualisme enfanter la concurrence homicide; l'ouvrier esclavé de la misère, — ce mal atroce qui pousse au désespoir, qui énerve, qui abrutit, qui rend fou.

Corrompre et être corrompu, voilà ce siècle.

La tyrannie du capital jette les prolétaires dans la douleur, l'ignorance, et dans cette injuste souffrance sans consolation et sans fin, dans cet abandon inique dans lequel l'Etat les laisse, ils ne peuvent que maudire un ordre social qui ne leur laisse aucun droit, qui les parque dans la fatalité, leur refuse la protection à laquelle ils ont droit, et précipite dans le désespoir leurs âmes immortelles.

Et puis, quand, furieux enfin de se sentir nus, misérables et mourants de faim, lorsque tant de riches ont le superflu, lorsque tant d'hommes, leurs frères, les exploitent en les méprisant; — quand ils s'abandonnent à des excès, à des crimes... alors la société, qui n'a rien fait pour eux, les frappe impitoyablement, et épargne en même temps de plus coupables, parce qu'ils ne sont pas du peuple.

Aux crimes éminents de l'ambition, de la corruption, de l'orgueil, d'indulgence; pas de pitié pour les crimes de la misère, pour les excès inspirés par la faim!... Ce scandale d'iniquité a pour origine le lâche égoïsme et l'effrayante inégalité.

IV

Dans un joli petit appartement de la rue Taibout, un jeune homme, vêtu d'une robe de chambre élégante, était assis devant une charmante table de citronnier. Il était occupé à écrire, sur une feuille de papier parfumé, les lignes suivantes:

« Je vous envoie, Madame, quelques fleurs exprimant l'état de mon âme. Voici d'abord le Citronnier, qui sollicite de vous l'honneur d'une réponse; puis la Clématiste, qui vous exprimera combien

mystérieux fut mon amour; le Genêt vous dira qu'il commence par concevoir une espérance modeste; la Germandrée, que plus vous apparez à ma vue, et plus vous embrassez mon cœur. Quant aux Roses, vous comprendrez leur doux langage... »

« Je ne puis, Madame, que vous répéter ce que j'ai eu l'honneur de vous dire cent fois déjà. Je vous aime de toute la puissance de mon âme. Une Marguerite double serait la plus charmante réponse que vous pussiez me faire.

« Je suis, Madame, avec le plus profond respect,

« Votre ami dévoué,

« LUCIEN DUMONT. »

C'était, en effet, Lucien Dumont, qui écrivait à madame de Beaulieu.

Quand il fut habillé, il sortit et se dirigea vers le boulevard. Il entra dans le passage de l'Opéra. Là, il pénétra dans la boutique de la belle Finette, à laquelle il commanda un bouquet composé des fleurs nommées ci-dessus. Il y ajouta, moins une, toutes les espèces de roses. La Rose proprement dite, pour révéler à madame de Beaulieu combien il la trouvait belle; la Rose à cent feuilles, la Rose capucine, la Rose des quatre saisons et la Rose pompon exprimaient à peu près le même sentiment; la Rose blanche disait qu'il serait discret si l'on comblait ses vœux; la Rose mousseuse qu'il espérait les suprêmes voluptés. La Rose jaune seule ne se trouvait pas dans le bouquet.

(La suite à demain.)

L'Administration du Journal LA PRESSE REPUBLICAINE, voulant démocratiser l'Annoncé, et la mettre à la portée de tout le monde, vient d'établir un tarif uniforme.

Toutes les annonces seront insérées à 50 centimes la ligne.

Nous espérons que le public appréciera l'avantage qui lui est offert. Nous avons déclaré que nous étions des hommes de progrès, et nous voulons persévérer dans cette voie.

FAITS DIVERS.

— On révisé en ce moment aux affaires étrangères les nominations faites sous les deux administrations précédentes.

On s'occupe en même temps de la réduction des traitements diplomatiques : les gros appointements seraient réduits de moitié, c'est-à-dire qu'ils seraient ramenés aux chiffres alloués précédemment aux chargés d'affaires, en l'absence des titulaires.

On assure aussi que le chiffre du traitement des préfets serait réduit à 20,000, 15,000 et 12,000 fr., suivant le rang des préfectures.

Le traitement des directeurs des grandes administrations centrales serait également réduit à 15,000 fr. comme maximum.

— Le président de l'Assemblée nationale recevra jeudi prochain, le lundi et le jeudi de chaque semaine.

— Aucun délai n'est fixé pour le paiement du semestre échû au 22 juin sur le 3 O/O. L'avertissement donné par plusieurs journaux, qu'en raison des derniers événements, le terme du paiement était reculé du 30 juin au 5 juillet, est donc complètement inexact.

Le semestre continuera à être payé, suivant l'usage, après comme avant le 5 juillet.

— Le ministère des finances vient de faire publier le rapport au gouvernement et la déclaration générale de la cour des comptes sur les comptes de l'année 1846.

— On assure, dit une correspondance adressée à un journal belge, que le gouvernement de la Lombardie a sollicité le maréchal Bugeaud de venir diriger les opérations militaires contre les Autrichiens. M. le maréchal Bugeaud aurait accepté, sous la réserve, toutefois, de l'approbation du gouvernement français. On assure que le gouvernement l'a mandé à Paris pour cet objet.

— On vient d'arrêter dix-huit hommes dans une maison de la rue du Faubourg-Saint-Antoine, à la suite de plusieurs coups de fusil tirés sur deux militaires du 26^e restés en arrière du bataillon qui venait d'entrer à Paris. L'un des soldats a reçu une balle à la tête qui heureusement ne l'a blessé que d'une manière peu grave. C'est la garde mobile qui a cerné la maison et opéré les arrestations.

— On lit dans un journal :

« Samedi dernier, à eu lieu le mariage de la jeune fille qui, le 24 février s'était précipité dans les bras d'un garde municipal en invoquant la clémence du peuple et en s'écriant : « Ne « le tuez pas, c'est mon père ! » Les circonstances de cette union sont toute une histoire. Ainsi, après avoir caché chez une vieille femme de ses amies le malheureux soldat, la jeune fille, nommée Marie Bequet, lingère de son état, travailla jour et nuit pour subvenir à son existence ; mais le travail devenant de plus en plus rare et l'argent moins abondant, Marie Bequet se trouva bientôt au bout de ses ressources. Un matin, elle se rendit chez un perruquier-coiffeur, et lui vendit, pour une somme fort modique, les magnifiques cheveux blonds qui paraient sa jolie tête.

« Quelques jours après, elle recourut au mont-de-piété ; plus tard enfin, épuisée par la lutte, elle prit le chemin de l'hôpital, recommandant à Dieu le pauvre garde municipal, qu'elle ne pouvait plus secourir. Bientôt après le proscrit fut sorti de sa retraite ; protégé alors par un de ses anciens officiers, il ne tarda pas à obtenir un emploi lucratif, qu'il accepta avec autant de bonheur, qu'il lui permettait de changer son rôle de protégé en celui de protecteur. En effet, il courut à l'hôpital où était sa libératrice et lui offrit son cœur et sa main, qu'elle accepta.

— Les ouvriers ont passé toute la nuit à élever l'immense catafalque qui se trouve à l'entrée des Champs-Élysées dont les travaux touchent à leur fin.

Cet édifice, construit avec une rapidité incroyable, est d'une hauteur de 24 mètres depuis sa base jusqu'à la croix qui le surmonte. L'autel sera complètement recouvert de tentures funèbres ; des urnes funéraires, d'où jailliront des flammes bleuâtres, seront disposées aux quatre coins du soubassement.

Le péristyle de l'Assemblée nationale est entièrement tendu de noir, et les colonnes qui supportent le fronton sont elles-mêmes revêtues d'une draperie noire parsemée d'étoiles d'argent. Rien de triste et de morne comme l'aspect de ce monument.

— Voici quelles sont les dispositions arrêtées pour la cérémonie de la place de la Concorde. Le pouvoir exécutif se tiendra debout, la tête découverte, au pied de l'obélisque, en face du grand escalier qui conduit à l'autel. Les représentants du peuple se tiendront à droite et à gauche sur la même ligne. Le char funéraire, qui a la forme d'un sarcophage antique, et qui renferme six cercueils seulement, viendra prendre place au pied de l'escalier, en face du pouvoir exécutif. Tout le clergé de Paris est convoqué pour cette cérémonie, et sera placé à droite et à gauche du catafalque.

L'office religieux sera exécuté en faux bourdon et sans accompagnement d'instruments, par une masse chorale de huit cents voix. On entendra encore une fois la belle messe qui a été exécutée aux funérailles du duc d'Orléans.

Après l'absoute, le cortège se mettra en marche suivant l'ordre prescrit, et défilera sur toute la longueur des boulevards jusqu'à la colonne de la Bastille, dont les caveaux doivent recevoir de nouvelles victimes.

— Le bataillon de la garde nationale de la Rochelle, qui vient d'arriver à Paris, a été accueilli dans les départements de l'ancienne Vendée, qu'il a parcourus, aux cris unanimes de : *Vive la République* ! Partout, dans ces villes et dans ces villages, il a reçu des populations, jadis dévouées aux préjugés de la monarchie du droit divin, les témoignages de sympathie les plus enthousiastes. « Aucune province, nous a dit le garde national de qui nous tenons ces renseignements, n'est plus profondément dévouée à la République et aux principes républicains que la nouvelle Vendée. » (Courrier français.)

— Un accident, qui aurait pu avoir des suites sérieuses, est arrivé sur le chemin de fer de Versailles (rive droite). Au moment où le convoi de midi et demi arrivait au débarcadère de Versailles, le frein de la machine s'est brisé, et la locomotive a été frappée avec violence contre les parois du quai. Deux fortes charpentes, établies en vue des accidents de ce genre, ont été fendues dans toute leur hauteur. Une dizaine de personnes ont été blessées. Les contusions les plus graves sont échues à un brave mobile qui, après être sorti sain et sauf de quatre jours

de combats continus, allait passer quelques jours au sein de sa famille.

— On nous prie de faire savoir que dans l'attaque de la barricade de la Porte-Saint-Denis, où plusieurs braves gardes nationaux ont trouvé la mort en défendant l'ordre, une montre et une chaîne en or, une bourse et un lorgnon en écaille, ont été trouvés sur l'un de ces malheureux par le lieutenant Moray, de la 6^e compagnie du 2^e bataillon 5^e légion, qui se trouvait sur les lieux. On peut réclamer ces divers objets chez M. Moray, boulevard Bonne-Nouvelle, 35.

— De nombreuses arrestations sont encore opérées chaque jour, par suite de l'enquête qui est ouverte sur les tristes événements de la semaine dernière. Dans la seule journée d'hier, cinquante mandats d'amener, délivrés par les fonctionnaires chargés de l'instruction de cette énorme affaire, ont été mis à exécution par les agents du service de sûreté.

— Le Château-Rouge est toujours occupé par une batterie d'artillerie. Un bataillon du 11^e léger y est campé. Il est chargé de surveiller Montmartre et les environs. La salle de bal paré sert d'abri pour la nuit.

— Des descentes de police ont eu lieu cette nuit rue d'Alger et rue de Rivoli. On se préoccupait dans les couloirs de l'Assemblée nationale de la double violation du domicile d'un représentant du peuple qui a eu lieu à cette occasion. On parlait de démarches faites pour que la question ne fût point portée à la tribune nationale. Il nous paraît impossible cependant que des faits de cette nature soient couverts d'un voile tellement impénétrable qu'un pareil acte attentatoire à la souveraineté de l'Assemblée nationale n'amène pas des explications catégoriques.

— Un trait de favoritisme des plus scandaleux vient de s'accomplir au ministère des finances ; il était aujourd'hui justement apprécié par plusieurs représentants.

Ayant de quitter le ministère, M. Duclerc a nommé directeur général de l'enregistrement et des domaines un M. Courcelle-Seneuil, ancien rédacteur d'un ou deux petits journaux dans ses départements.

L'amitié de M. Duclerc est le seul titre de ce monsieur à la haute position dont il vient d'être pourvu.

On ne croit pas que le nouveau ministre des finances donne sa sanction à un pareil acte.

VARIÉTÉS.

Une fête républicaine dans l'Amérique du Nord.

ÉLECTIONS DU PRÉSIDENT.

Nous détachons des tablettes d'un de nos collaborateurs, récemment arrivé des États-Unis, la description suivante que nos lecteurs reconnaîtront être empreinte d'un cachet d'actualité :

En 1845, dans le courant de février, je remontais le Mississippi, que les Indiens, dans leur poétique langage, ont appelé le *Père des Eaux*, fleuve immense dans son parcours, tantôt semblable à une vaste mer, pendant les crues de l'hiver, au lit fangeux et terne, tantôt resserré, étroit, pur et scintillant pendant les mois du printemps et de l'été. J'arrivais à Memphis, non plus cette ancienne ville de la vieille Égypte, l'ancienne métropole des rois, mais la Memphis nouvelle, la Memphis républicaine, métropole du Tennessee.

En effet, quel horizon ! À l'est, sur son plateau, des prairies immenses, d'une végétation active, des champs de maïs et de cotonniers ; au nord, des géants de granit que le cataclysme diluvien a amoncelés et fixés debout ; à l'ouest, des forêts de sapins et de boules, aussi vieilles que le monde, et à ses pieds le fleuve.

La ville présente un aspect inaccoutumé. Les affaires sont suspendues. Quel événement l'agite donc ! car, pour qui connaît le *Yankée* (américain pur sang), abeille active de cette ruche immense qu'on appelle les États-Unis, il faut qu'une circonstance bien grave, liée essentiellement à la chaîne de sa vie, interrompe son labeur et ce besoin de mouvement, d'activité industrielle ou commerciale qui en est la condition. Le canon tonne, des corporations aux bannières et aux banderoles élatantes s'offrent à nos yeux surpris. Il s'agit de l'élection du président de la république. Polk est dans toutes les bouches ; avocat distingué du barreau de Memphis, déjà membre de la législature, d'une probité rigide, d'une pureté de mœurs toutes républicaines, il vient d'être proclamé au Capitole, à Washington, district fédéral et chef-lieu des États, l' élu de la nation.

Sa ville natale, fière de cet honneur qui rejaillit sur elle, célèbre son triomphe. Des députations arrivent des points les plus éloignés de l'État : à leur tête s'avancent, dans un ordre admirable, les *fire-men* (pompiers), à la cotte moyen-âge, rouge, orange, ou bleue, ils sont précédés d'une musique guerrière qui joue le *yankee-doodle*, l'air national américain, et de l'étendard aux 13 étoiles, symbole des 13 premiers États qui ont conquis leur indépendance. Viennent ensuite le gouverneur, les officiers de justice, les corps de la milice et de l'armée régulière. Les balcons sont pavoisés de drapeaux, les rues, les places publiques sont jonchées de fleurs ; à tous les carrefours, sur le port, des mâts immenses, symbole de l'homme libre, dressent fièrement jusqu'aux nues leurs elmes couronnées de banderoles. Ce n'est pas la joie folle de nos fêtes populaires, mais l'étranger observateur remarque sur tous les visages la fierté à laquelle se mêle quelque hauteur, l'expression froide, persistante, tenace, d'hommes résolus à sauvegarder leur liberté et leur indépendance.

Nous fîmes séjour à Memphis ; le lendemain une députation de l'état du Tennessee prenait passage à notre bord : elle se rendait à Washington pour y prêter hommage au président. Plusieurs dames en faisaient partie. Le soir, l'intérieur de la grande salle du *Steamboat* présentait un coup d'œil admirable ; une illumination à giorno jetait ses reflets brillants sur les toilettes ravissantes des dames parées pour le bal. Une collation était ensuite offerte et le *steamboat* marchait toujours, remuant majestueusement le fleuve.

Pendant deux jours, jusqu'à Cairo (le Caire), point où l'Ohio décharge ses eaux dans le Mississippi, nous vîmes des flottilles de bateaux à vapeur, immenses, prodigieux, à deux rangs de galeries superposées, et pouvant transporter chacun jusqu'à 1,000 et 1,200 voyageurs.

Grâce aux moyens puissants et rapides de locomotion, la fête de février 1845 avait réuni à Washington et dans les lieux circonvoisins, des extrémités les plus reculées de l'Union, 600,000

personnes.

Le but de notre expédition étant l'exploration scientifique des montagnes Rocheuses, nous quittâmes avec nos engagés, dans les premiers jours de mars, Jefferson-City, et nous nous dirigeâmes vers les tribus *peaux rouges*, que nous trouvâmes en grande agitation. Il s'agissait d'une ambassade extraordinaire à envoyer auprès du nouveau chef de la République américaine. Les Pieds-Noirs, les Miamas, les Têtes-Plates, les Foxes (renards), après s'être réunis en assemblée solennelle, avaient fait choix des députés chargés par les tribus d'offrir à leur *grand-père* (nom donné par les Indiens au président des États-Unis), le calumet de paix qu'ils avaient fumé avec son prédécesseur.

Les élections présidentielles, en Amérique, n'offrent pas toujours ce caractère d'unanimité et de concorde qu'a présenté la nomination de Polk.

Dans le courant de juin 1833, la réélection de Jackson à la présidence donna lieu à des rixes épouvantables. New-York présenta pendant plusieurs jours l'image d'une ville prise d'assaut. Les quelques mille tavernes de cette ville refoulaient des bandes de forcenés gorgés de liqueurs fortes, poussant des hurlements féroces et traînant des emblèmes indécents et provocateurs. Ces misérables parcouraient la ville, armés de bâtons énormes et ferrés, violaient le domicile des citoyens connus pour ne pas adhérer à la candidature de Jackson, pillaient et mettaient à sac tout ce qui était à leur convenance, et promenaient avec audace leurs dépouilles. D'autres scélérats, sortis des prisons, prêts à tout entreprendre, et semant aussi partout l'effroi et la désolation, renforcèrent encore les premiers. Les magistrats, épouvantés, restèrent muets en présence de ces scènes d'un autre âge et d'une autre époque, et leur silence encourageait ces horreurs.

Nous avons cru devoir présenter ces contrastes ; quinze années ont passé sur ces derniers faits, qui sont déjà pour les Américains de l'histoire ancienne, car cette jeune république marche d'un pas de géant vers les lois de gravitation de la liberté et de la confraternité humaines ; et elle répudie aujourd'hui avec énergie les pages orageuses et flétries de son passé. Puissent les hommes de notre pays en tirer d'heureuses et utiles leçons !

D. A. F.

BOURSE DE PARIS.

| TERME. | | AU COMPTANT. | | | |
|-----------------------|-----------------------------------|--------------------|--------|--------|--------------------|
| | | 1 ^{re} C. | P. L. | P. E. | D ^{re} D. |
| pl. h. | en liquidation..... | 48 50 | 48 95 | 00 0 | 48 75 |
| 46 50 | | 45 | 45 50 | 45 50 | 45 50 |
| pl. h. | pour fin courant dont 1.... | 45 | 45 50 | 45 50 | 45 50 |
| 3 0/0 | pour fin courant dont 50.... | 45 | 45 50 | 45 50 | 45 50 |
| pl. h. | pour fin prochain dont 1.... | 45 | 45 50 | 45 50 | 45 50 |
| 46 50 | pour fin prochain dont 50.... | 45 | 45 50 | 45 50 | 45 50 |
| pl. h. | en liquidation..... | 74 50 | 75 | | 76 |
| 69 25 | | 70 00 | 72 50 | | |
| pl. h. | pour fin courant dont 1.... | 70 00 | 72 50 | | |
| 68 75 | pour fin courant dont 50.... | 70 00 | 72 50 | | |
| 68 75 | pour fin prochain dont 1.... | 70 00 | 72 50 | | |
| 68 75 | pour fin prochain dont 50.... | 70 00 | 72 50 | | |
| pl. h. | Saint-Germain..... | | | | |
| Act. de 500 T. P..... | | | | | |
| pl. h. | Versailles (rive droite)..... | 118 75 | | | 117 50 |
| pl. h. | Versailles (rive gauche)..... | 97 50 | | | 100 |
| pl. h. | Paris à Orléans..... | 587 50 | 592 50 | | 587 50 |
| pl. h. | — pr. dont 10 au 29 courant..... | | | | |
| pl. h. | — pr. dont 10 au 15 prochain..... | | | | |
| pl. h. | — pr. dont 20 au 15 courant..... | | | | |
| pl. h. | Paris à Rouen..... | 412 50 | 415 | | 412 50 |
| pl. h. | — pr. dont 10 au 29 courant..... | | | | |
| pl. h. | — pr. dont 10 au 15 prochain..... | | | | |
| pl. h. | — pr. dont 20 au 15 courant..... | | | | |
| pl. h. | Rouen au Havre..... | 206 25 | | | |
| pl. h. | Act. de 500 T. P..... | | | | |
| pl. h. | Avignon à Marseille..... | 222 50 | 225 | | 222 50 |
| pl. h. | — pr. dont 10 au 29 courant..... | | | | |
| pl. h. | — pr. dont 10 au 15 prochain..... | | | | |
| pl. h. | — pr. dont 20 au 15 courant..... | | | | |
| pl. h. | Strasbourg à Bâle..... | 83 75 | | | 82 50 |
| pl. h. | Centre..... | 260 | | | 2 7 50 |
| pl. h. | Amiens à Boulogne..... | 400 | | | 3 8 75 |
| pl. h. | Orléans à Bordeaux..... | 360 | | | 58 50 |
| pl. h. | Nord..... | | | | |
| pl. h. | — pr. dont 10 au 21 courant..... | | | | |
| pl. h. | — pr. dont 10 au 15 prochain..... | | | | |
| pl. h. | — pr. dont 20 au 15 courant..... | | | | |
| pl. h. | Paris à Strasbourg..... | 357 50 | | | 360 |
| pl. h. | A. 500—200 P..... | | | | |
| pl. h. | Tours à Nantes..... | 313 75 | | | 42 50 |
| pl. h. | A. 500—200 P..... | | | | |
| pl. h. | Paris à Lyon..... | 313 75 | 313 75 | 312 50 | 315 |
| pl. h. | A. 500—250 P..... | | | | |

Livres et Journaux.

DOLIN, Éditeur-Libraire, commissionnaire, quai des Grands-Augustins, 47. (Extrait du Catalogue.)
La Citadelle de Doulens, par Charles Marchal, ex-député politique, 3 vol. in-8. *Le Conseiller d'État*, par Frédéric Soulié, 2 vol. in-8. *Les Mémoires du Diable*, par Frédéric Soulié, 8 vol. in-8. *Le Renégat*, par d'Arincourt, 1 vol. in-8. — *Chavarnay*, par Charles Didier, 2 vol. in-8. — *Chroniques des Tuileries et du Luxembourg*, par Touchard-Lafosse, 6 vol. in-8.

BERNARD-LATTE, Éditeur de Musique, Boulevard des Italiens, 2.
Chants patriotiques à 3 et 4 voix, exécutés par les Orphéonistes et les Enfants de Paris : *La République*, par J. Arago, à 4 voix. — *Le Peuple souverain*, par J. Offenbach, 4 voix. — *Au Peuple*, par T. M. Weber, 4 voix. — *La Marseillaise*, arrangée par Ad. Adam, 3 voix. — *Le Chant du Départ*, id. 3 voix. — *Le Réveil du Peuple*, id. 3 voix. — *Les Enfants de Paris*, id. 4 voix.
 Prix de chaque net, 30 centimes.

Seul, de tous les journaux, **LA PRESSE RÉPUBLICAINE** publiera successivement un grand nombre de *Lettres inédites* écrites par l'ex-roi, l'ex-reine, les ex-princes et princesses de la famille d'Orléans. Le Directeur du Journal possède les **ORIGINAUX** de ces Lettres curieuses ainsi que le **Testament de Louis-Philippe**.

Le Rédacteur en chef CHARLES MARCHAL.